

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 JUILLET 1890

## SOMMAIRE

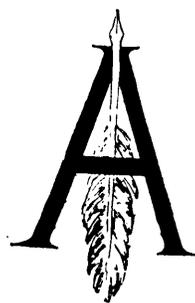
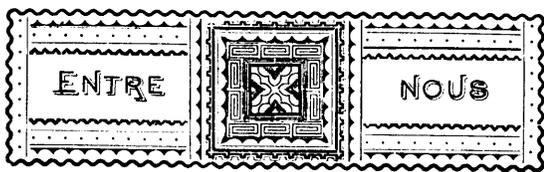
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle, par Pierre Bédard.—Poésie : Ses yeux bleus, par Dr Chevrier.—Notes et impressions : Poésie : A tes yeux (avec gravure), par François Coppée : Le miroir, par Oscar Méténier.—A l'étranger, par S. du Lary.—Phénomène d'optique : un curieux halo (avec gravure), par P. Cantemarche.—En fumant, par Raoul Renault.—Chronique : Un ami, par Catherine Parr.—Les écrivains de toutes les littératures : Homère.—La terre vue du ciel, par J. Léotard.—Primes du mois de juin.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom, par Jules Verne.—Le Régiment.—Découvertes et connaissances utiles.—Notes historiques.

GRAVURES : Beaux-Arts : l'étude d'une fleur.—L'été. Portrait d'Homère.—Un halo.—Gravures du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



u moment où la chaleur commence à nous accabler, les citadins, dont les moyens sont suffisants, s'empresse de quitter la ville pour aller sur le bord d'une rivière quelconque se faire manger par les maringouins, les brûlots et les mouches noires.

Car c'est là une des malheureuses singularités des climats excessifs de ne pouvoir abandonner un mal sans tomber

dans un autre.

Allez au nord, en plein nord, dans l'océan Arctique ou Antarctique, dans les pays de glace, là où la vie semble être complètement disparue, vous y trouvez des milliards, des centaines de milliards de maringouins.

Parmi les nombreuses misères inhérentes à la vie aventureuse du voyageur, il n'en est point, dit Bach, de plus insupportable et de plus humiliante que la torture que nous fait subir cette peste ailée. En vain vous essayez de vous défendre contre ces petits buveurs de sang, en vain en abattez-vous des milliers, d'autres milliers arrivent aussitôt pour venger la mort de leurs compagnons, et vous ne tardez pas à vous convaincre que vous avez engagé un combat où votre défaite est certaine. La peine et la fatigue que vous éprouvez à chasser ces innombrables assaillants deviennent à la fin si grandes, qu'à moitié suffoqué vous n'avez d'autre ressource que de vous envelopper d'une couverture et de vous jeter la face contre terre, pour tâcher d'obtenir quelques minutes de répit.

Le même auteur ajoute plus loin :

"Mais comment décrire les souffrances que nous causeront dans ce trajet, les moustiques et leurs alliés les maringouins ? Nos figures ruisselaient de sang comme si on y eût appliqué des sangsues. La cuisante et irritante douleur que nous éprouvions, immédiatement suivie d'inflammation et de vertige, nous rendait presque fou.

"Toutes les fois que nous nous arrêtions, et nous y étions souvent forcés, nos hommes, même les Indiens, se jetaient la face contre terre en poussant des gémissements semblables à ceux de l'agonie."

\* \* Mais à quoi sert d'aller chercher les récits des anciens voyageurs ? Il suffit que vous ayez passé une saison d'été sur le bord de l'eau pour que vous ayez été vous-même victime de ces misérables insectes que les Français ont nommé, par ironie sans doute, *cousins*.

Hier encore je voyais dans un journal qu'un pauvre diable égaré dans la forêt, non loin d'Ottawa, avait passé deux jours en proie aux attaques incessantes des maringouins et qu'il était mort après une journée d'agonie quand il avait réussi enfin à atteindre un lieu habité.

C'est pour se garantir de ces insectes que beaucoup de peuplades sauvages s'enduisent le corps de graisse, et que le pauvre Lapon se condamne à vivre dans une hutte enfumée.

Sans aller si loin, connaissez-vous les chantiers de bois en été ? Si oui, vous savez tout ce que souffrent les malheureux bûcherons qui, suant, halestant, aveuglés par la sueur, couverts de gouttes de sang, cherchent dans le mouvement, dans le travail sans trêve ni relâche, non pas un remède, mais une distraction contre les morsures des milliers de maringouins qui les attaquent de tous côtés.

Dans le haut du Saint-Maurice, les ouvriers de chantiers portent une sorte de masque ou de moustiquaire qui leur enveloppe toute la tête ; mais ce qu'ils souffrent de la chaleur est impossible à décrire.

Chaque pharmacien a son remède, chacun sait ça, mais le vrai remède est encore à découvrir.

—Quant à moi, me disait ce matin M. Saint Cyr, le savant botaniste qui passe tous les ans la plus grande partie de ses étés à herboriser, je ne connais qu'un remède : la patience ! J'ai beaucoup voyagé, j'ai subi des milliers d'assauts de la part des maringouins, des cousins, des moustiques, des brûlots, des mouches noires et des bestres et j'ai toujours suivi le même traitement.

—Et quel est-il ?

—De nombreux lavages à l'eau douce, suivi d'un dernier à l'eau de Cologne ou de Floride.

\* \* Le même soir, singulière coïncidence, au moment où j'entraï chez un de mes amis où il y avait réunion, j'entendis prononcer le mot choléra.

On parlait, en effet, de l'épidémie ou plutôt des quelques cas signalés en Espagne et de la possibilité de voir ce fléau nous visiter une fois de plus.

Je vous fais grâce de la discussion pour en arriver aux remèdes tous plus infaillibles l'un que l'autre.

—Moi, dit l'un, je puis vous en parler d'une manière certaine puisque j'ai été atteint du plus grave cas de choléra qui se puisse rencontrer. J'étais malade depuis plusieurs heures, mais le mal avait fait tant de progrès, que le médecin, en arrivant, me voyant si noir déjà, dit tout simplement :

—Il est perdu, envoyez chercher le prêtre.

—J'étais donc bel et bien condamné quand un de mes amis s'écria tout à coup.

—Puisqu'il est perdu, je puis bien employer un remède dont j'ai entendu dire le plus de bien.

—Faites ce que vous voudrez, dit mon père.

Il me fit prendre une dose très forte de limonade d'acide citrique et d'acide sulfurique. Un bon effet s'ensuivit et après avoir ainsi absorbé un ou deux gallons peut-être de cette potion, assez agréable à prendre du reste, je revins si bien à moi, que le lendemain j'étais hors de danger.

Inutile, du reste, de vous dire que les boissons

acidulées sont très employées dans les cas de choléra.

\* \* —Moi, dit un autre, on m'affirme avoir été guéri d'une singulière façon ; . . . par des crapauds.

—Des crapauds ! ! voyons l'histoire.

—Voici : Je me trouvais en Bretagne, malade comme plusieurs chevaux . . . très malades. Je n'avais pas le choléra, c'est vrai, mais bien la variole noire, la *verette*, comme on dit là-bas et cela ne vaut guère mieux que le choléra le plus morbus du monde. Comme dans le cas de mon ami, le médecin avait déclaré que je n'avais plus besoin que du prêtre et du fossoyeur, quand une vieille dit :

—Ecoutez, ne riez pas de ce que je vais faire.

Ce n'est pas un remède dans le sens du mot, mais une pratique de bonne femme.

—Voyons, dites !

—Pouvez-vous trouver tout de suite une dizaine de crapauds et les mettre dans une cage.

Si bizarre que fut la demande, la cage contenant les dix crapauds fut apportée une heure plus tard.

—Mettez la cage sous le lit du malade, dit la vieille bretonne.

—Voilà ! c'est fait, et puis ?

—Et puis ? Attendez . . .

Riez tant que vous voudrez, mes amis, mais je me sentis mieux deux heures après, et le mieux continua si bien que vous me voyez aujourd'hui en bonne santé au milieu de vous.

—Et les crapauds ? lui demandai je.

—Quoi, les crapauds ?

—Oui, ont-ils eu la verotte ?

—Ma foi, je ne sais ce qu'ils sont devenus, mais j'ai été guéri.

Comme notre ami est un homme très sérieux, je ne voulus pas pousser plus loin les observations.

Je pourrais vous citer encore maints cas de guérisons extraordinaires qui nous furent racontés ce soir là, mais cela me mènerait trop loin ; et puis, dois-je vous l'avouer, jusqu'à présent, je m'en suis toujours rapporté au médecin plus qu'à toute autre personne.

\* \* Autres malades : les royalistes blancs de France, communément connus sous le nom de "Blancs d'Espagne" parce qu'ils veulent n'avoir d'autre roi que don Carlos, ce sinistre révolutionnaire qui de temps en temps soulève l'Espagne et sème la guerre civile.

Donc les royalistes soi-disant légitimistes de France se sont réunis dernièrement à Paris. Il y en avait trois cent cinquante, ce qui est maigre pour un parti, dans un pays de quarante millions d'habitants ; mais ce qu'il y a eu de curieux dans cette affaire, c'est la manière dont ces royalistes ont traité les autres royalistes, orléanistes ceux-là, et surtout le jeune duc d'Orléans qui s'est fait arrêter si sottement il y a six mois, et qui s'est fait reconduire si piteusement à la frontière.

Le comte d'Audigné, M. de Junquière et le prince de Valois l'ont arrangé avec une désinvolture très comique.

L'arrière petit-fils de Louis-Philippe a été traité successivement de "dodu prisonnier de Clairvaux," de "petit fils du roi des ventrus," de "faux conscrit," d'amoureux de la pièce de cent sous à l'effigie de Louis-Philippe," de prétendant de corps de garde et de coulisses," de "jeune coq de mauvais combat," de "figure d'écervelé."

M. de Junquière a terminé sa harangue en proposant cette étrange santé : "Je bois au vrai Roy de France et d'Espagne, à la Reyne Marguerite, au Prince Jacques de Bourbon, vrai Dauphin de France et Prince des Asturies ! Vive le Roy ! vive le drapeau blanc !"

Le prince de Valois, "représentant du Roy," a poussé aussi sa pointe méchante à la famille d'Orléans.

"Quand Louis Philippe était sur le trône, dit-il, a-t-il jamais laissé ses fils tirer à la conscription ? Ils se sont noblement conduits en Afrique ; mais pas un n'a été conscrit. Dites que vous avez voulu faire une aimable réclame, et vous en aviez le droit ; mais ne prenez pas le peuple français pour un imbécile."